

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS:

Roubaix-Tourcoing: Trois mois... 13.50

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois... 15 fr.

Le prix des Abonnements est payable d'avance.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

INSERCTIONS:

Annonces: la ligne... 20 c. Réclames: " " " 30 c. Faits divers: " " " 50 c.

Les abonnements et les annonces sont reçus à Roubaix, au bureau du journal, à Lille, chez M. QUARÉ, Libraire, Grande-Place; à Paris, chez MM. HAVAS, LAFFITTE & C^o, 34, rue Notre-Dame-de-Victoire.

Les abonnements et les annonces pour le Journal de Roubaix sont reçus:

- A Roubaix, aux bureaux du Journal. A Tourcoing, rue Nationale 18. A Lille, à la succursale de l'Agence Havas, rue de la Gare et aux bureaux du Memorial, Grand-Place, (entrée par les écuries Saint-Etienne).

ROUBAIX, LE 3 JANVIER 1883

LES COMPÉTITIONS

Le scrutin qui va avoir lieu mardi prochain, pour la nomination du bureau de la Chambre, fournira des indications de nature à guider M. Jules Grévy dans ses préférences sur la ligne de conduite politique que la majorité voudra suivre.

Vous savez que la lutte pour la présidence se concentre entre deux candidats: M. H. Brisson, le président sortant, et M. J. Ferry. Il est peu probable que ce dernier l'emporte.

Dans le cas où son espoir serait déçu, les chances sont toutes entières pour M. de Freycinet qui, malgré sa faiblesse de caractère, est resté cher non seulement au palais de l'Élysée, mais encore à nombre de membres de la gauche.

Alors M. Jules Ferry aurait la tâche de diriger la majorité dans la Chambre, tâche difficile et que la raideur du député des Vosges rendra plus difficile encore.

En effet, si M. Jules Ferry est aussi jacobin que l'était M. Gambetta, il est moins malléable, c'est-à-dire, plus résistant que lui.

C'est un autoritaire doublé d'un unitaire et un anticatholique doublé d'un persécuteur. Quelques-uns des amis de l'Élysée commencent d'autre part à prononcer le nom de M. Jules Simon. Serait-ce pour préparer prochainement une rentrée du personnage sur la scène politique?

C'est ce que l'on est tenté de se demander, quand on se souvient que l'ancien premier ministre du maréchal de Mac-Mahon est toujours dans les meilleurs termes avec le président Grévy, qui l'a toujours consulté dans les circonstances difficiles depuis 1879.

L'on s'est demandé généralement, après avoir lu le rapport adressé à M. le président de la République, pour lui proposer de décider que des funérailles nationales soient faites à M. Gambetta, quel était de ses trois signataires, Duclerc, Fallières et Tirard, le maladroit qui l'avait rédigé.

Il s'y trouve, en effet, cette phrase élogieuse qui semble faite exprès pour provoquer les commentaires les moins agréables: « Citoyen dévoué, intégrè,

etc. » Or, il paraît que c'est M. Duclerc qui a été le rédacteur en question. Le fabuliste l'a dit il y a longtemps: « Rien n'est plus dangereux qu'un maladroit ami. »

C'est comme certains journaux républicains qui traitent aujourd'hui M. Gambetta d'homme incomparable, de grand citoyen et d'admirable patriote, après l'avoir attaqué depuis un an à propos de l'expédition de Tunisie, de l'expédition d'Égypte, de l'expédition de Dupleigno, de son entêtement sur la question du scrutin de liste, de ses menaces à l'adresse des Chambres « rebelles », Maladroits! Profondément maladroits!

Car ils obligent leurs lecteurs à se rappeler qu'ils le traitaient d'aveugle, d'ignorant, de César, de dictateur et de factieux. Serait-ce donc que M. Gambetta possède toutes les vertus, parce qu'il n'est plus là aujourd'hui pour les gêner ou les inquiéter?

LE DROIT DES PÈRES DE FAMILLE

Il n'est pas de nom qui soit plus en honneur que celui de ce dur conventionnel, qui a du sang sur les mains, parmi nos pédagogues républicains d'aujourd'hui. Il a fait oublier le nom plus justement célèbre de Condorcet, qui a été effacé, et ne encore retabli, sur la porte de l'ancien lycée Lakanal. Il est vrai que Condorcet était un girondin, et non un montagnard. C'est Lakanal qui a l'honneur de donner son nom au lycée modèle de Sceaux, qui coûtera dix ou douze millions, somme aujourd'hui insignifiante dans le fabuleux budget de l'instruction publique. Sa statue a été récemment inaugurée à Foix, avec l'accompagnement obligé d'un certain nombre de harangues, en présence d'un ou deux ministres et au milieu d'un grand concours de monde officiel.

Nous avons parcouru le recueil de ces discours, et, dans un des meilleurs, celui de M. Janet, nous avons trouvé citées, non sans intention sans doute, ces paroles de Lakanal qui enforment la condamnation de l'œuvre de M. Ferry, de Paul Bert et Duvaux, la grande trinité pédagogique de ce temps: « Nous voulons, disait Lakanal à la société avec le droit imprescriptible et sacré qu'a tout homme libre d'instruire lui-même son fils et de le façonner à son gré. C'est donc, d'après Lakanal lui-même, traiter non en hommes libres, mais en esclaves les pères de famille auxquels on enlève ce droit de façonner leurs enfants à leur gré. Pourquoi donc M. Duvaux, qui était là et qui professait une si grande admiration pour Lakanal, ne tient-il pas plus de compte de son opinion sur le droit imprescriptible des pères de famille?

MIRABEAU ET GAMBETTA

La mort prématurée du plus grand orateur de la troisième République a fait penser aussitôt à la disparition de son formidable devancier, Mirabeau, accomplie dans des circonstances aussi dramatiques. Mirabeau s'éteignait à quarante-deux ans, dans la pleine maturité de la vie, en pleine possession de toutes ses immenses facultés. Gambetta n'a pas fini sa quarante-quatrième année. Mais ces deux dates sont loin de suffire aux ressemblances qui marquent la fin de leurs carrières. Elles sont bien plus nombreuses.

Tous les deux, le gentilhomme qui se vantait avec orgueil d'être de la famille de l'animal Coligny, et le fils du petit bouffier de Calors, appartenaient à la race italienne les Riquetti étaient de Florence, les Gambetta de Gènes. Tous les deux ont été terrassés par le même mal, mal mystérieux qui fit croire, pour Mirabeau, au poison, pour Gambetta, à la blessure profonde d'une balle de revolver.

Quand on parcourt févreusement — tant les exigences du journalisme moderne sont impérieuses — les feuilles imprimées de 1793, la Chronique de Paris, les Révolutions de France et de Brabant, de Camille Desmoulins, les Mémoires de Ferrières, les Souvenirs de Dumont, de Genève, les Mémoires de Lucas de Montigny, ils adoptent Mirabeau, on est véritablement frappé des similitudes qu'ont offertes, les derniers jours, la fin de ces deux hommes aux destinées retentissantes. Il ne faut pas oublier l'émotion profonde, indéfinissable, qui s'est emparée du pays, au 1^{er} janvier 1883, comme au 2 avril 1791.

Mirabeau mourut rue de la Chaussée-d'Antin, sur l'emplacement où s'élève aujourd'hui la maison qui porte le n° 42 et qui fut reconstruite en 1836. En établissant le siège de son journal, la République Française, non loin de l'endroit où avait expiré son modèle et son idole, dont il avait depuis sa première jeunesse, les importants harangues par cœur, Gambetta mettait sa destinée politique sous la protection de cette grande ombre. Italien, il avait les finesses et les superstitions de sa race.

Le premier avertissement de la mort, Mirabeau le reçut à sa maison de campagne d'Argenteuil, au Marais, qu'il avait acquis, six semaines avant sa fin. Le Marais était ses Jardins.

Le 27 mars 1792, après une séance de l'Assemblée où il était monté cinq fois à la tribune, dans le débat relatif à la propriété des Mines, il partit pour le Marais. Il y passa la nuit, en proie à des angoisses dont l'effacement de tout secours aggravait l'impression sinistre; et le lendemain, ses souffrances augmentant, il rentra dans Paris.

Deux mois avant sa fin, seulement, l'Assemblée nationale l'éleva pour la première fois, aux honneurs de la présidence — 31 janvier 1791. A cette époque, partant pour Genève, Étienne Dumont lui alla faire ses adieux. Il l'embrassa avec une émotion extraordinaire, et comme à la veille de partir lui-même pour le sombre voyage d'où l'on ne revient plus. Dumont a fixé cette suprême entrevue dans ses Souvenirs.

Il s'en fallait bien qu'il eût alors une bonne santé. — Si je croyais aux poisons lents, me disait-il, je ne douterais pas que je ne sois empoisonné. Je me sens dépérir. Je me sens consumé à petit feu.

Je lui fis observer que son genre de vie aurait dû depuis longtemps tout homme moins robuste que lui. Pas un moment de repos depuis sept heures du matin jusqu'à dix ou onze heures du soir; conversations continues, agitation d'esprit et de toutes les passions; régime imprudent, excès de table, c'est-à-dire d'aliments succulents, car il était modéré dans l'usage des liqueurs. Il faudrait que vous fussiez une salamandre, lui disais-je, pour vivre dans ce feu devant sans vous y consumer. Il faisait alors des projets de retraite

comme en font tous les hommes d'État, dans leurs moments de fatigue et d'ennui. L'échauffement de son sang se manifestait à cette époque par des ophthalmies. Je l'ai vu, depuis qu'il était président, se faire appeler de la séance du matin à celle du soir, et se rendre à l'Assemblée, le cou enveloppé de linges, pour étancher le reste de son sang.

Ne croyons-nous pas lire nos propres impressions, sur le régime que suivait Gambetta: son cuisinier, dont il faisait un instrument de règne, n'apparaissait-il pas à tous ceux qui connaissaient l'ancien président, comme une menace pour lui? Les ressemblances s'accroissent: L'ophthalmie pour Mirabeau; l'absence d'un œil chez Gambetta.

Ce bandeau vert dont il couvrait quelquefois ses yeux malades, écrit Louis Blanc, c'est un soufflet qui l'a rendu nécessaire, un soufflet reçu par lui de Mme Le Jay, dans les querelles de l'amour.

La blessure à la main de Gambetta, que l'Agence Havas télégraphiait le 28 novembre dernier, provenait elle aussi d'une querelle de l'amour? Gambetta en a sans doute emporté le secret dans la tombe.

Aux hommes de notre temps qui génèrent sur les excès du reportage, qui se voient la face de ce que les chroniqueurs mesurent le pus, décrivent la plaie, je conseillerais de lire le passage suivant des mémoires du marquis de Ferrières, membre du côté droit à l'Assemblée nationale: « Le comte de Mirabeau avait trop abusé de sa jeunesse; il ne pouvait espérer remplir une longue carrière. Son tempérament était altéré; toute l'habitude de son corps était devenue lourde, languissante. Son âme, depuis quelque temps, se livrait à la mélancolie, son esprit au découragement. Il ne jouissait plus de toute l'activité de sa tête: ses idées marchaient avec une lenteur pénible qui ne leur était point naturelle.

Tourmenté d'un levain morbifique, qui se montrait masqué sous mille formes différentes, il crut pouvoir le combattre par des bains chargés de sublime corrosif, espèce de traitement qui s'alliait avec ses fonctions de député, mais qui exigeait le régime le plus sévère. Mirabeau continua de n'en observer aucun. Une orgie chez la Comtesse de l'Opéra, orgie dans laquelle il réunissait tous les genres d'excès à tous les moyens de les exciter, lui porta le coup fatal. La suite fut une violence et douloureuse colique inflammatoire. Les parties aères et rognées du sublime corrosif ne pouvant s'échapper par les couloirs naturels, à raison de la tension générale qu'avait causée ce dernier excès, se portèrent sur le diaphragme et sur les intestins, et y réalisèrent un véritable empoisonnement.

Dumont de Genève, dit les mêmes choses, d'une façon encore plus piquante: « C'était, dit-il, une inflammation dans les entrailles, occasionnée par des excès; il n'y avait pas jusqu'à des actrices de l'Opéra qui n'eussent cherché la gloire de captiver cet Hercule, et se liant à la vigueur de sa constitution, ils s'étaient livrés sans retenue à tous les plaisirs, comme un jeune homme qui se trouve tout d'un coup en possession d'une nouvelle fortune et qui ne connaît plus de ménagements. »

Jusqu'à la manière dont Mirabeau et Gambetta ont été traités par les médecins, qui offre de fort étranges ressemblances. On a été fort étonné de ne voir de consul-

tations sérieuses de spécialistes, à Ville-d'Avray, qu'à la dernière extrémité. Ainsi pour Mirabeau, il avait beaucoup d'estime et d'affection pour Cabanis, encore très-jeune dans la pratique, mais qui avait de la douceur, de l'esprit et une admiration sans bornes pour lui. Il se remit entre ses mains, par pure amitié, se réjouissant même de pouvoir contribuer à sa réputation et au commencement de sa maladie, quel qu'il sentit d'abord qu'elle présentait le caractère le plus grave, il n'en voulut appeler aucun autre, de peur de lui montrer de la défiance et de lui ôter l'honneur de sa guérison.

Nos plus habiles médecins de Genève, dit Étienne Dumont, jugèrent que Cabanis avait méconnu le mal et perdu la tête. La grandeur du fardeau l'avait étouffé. Dans le cas qui nous occupe aujourd'hui, ne prononce-t-on pas déjà le même jugement?

Il est difficile de s'arrêter dans ce très curieux sujet. Le n° 72 des Révolutions de France et de Brabant est tout entier consacré à la mort de Mirabeau. Camille Desmoulins y est éblouissant d'esprit, comme d'habitude. Ne dirait-on pas que le dialogue suivant est sorti de la plume d'un de nos confrères dont le nom viendra sur toutes les lèvres?

« Mais Mirabeau avait formé un canton à l'œil et à quatre mois. Le corps était plein d'humour et le sang vicieux, tourné en décomposition. Il est mort étouffé de truffes et brûlé de Côte-rotte. Et cette orgie que tout le monde raconte? « Je sais cela mieux que toi. Je l'ai vu la veille de sa maladie, frappé de son teint plombé et de son mauvais visage. Je ne puis m'empêcher de lui dire: « Prenez garde à vous; voilà un œil qui nous dit bon soir (sic). Il ne lit qu'en riant. « Le peuple ne pouvait croire à sa mort. Lorsque les larmes des amis du tribunal furent convaincues, il en eut un mouvement spontané, le nom de Chaussée-d'Antin, et arriva à la place: rue Mirabeau. L'inscription ne disparut que sous la Terreur. »

La Chambre des députés va se réunir dans quelques jours. Lui arrivera-t-il ce qui arriva à la grande Assemblée Constituante, ce qui est consigné dans les Mémoires de Ferrières? « Personne n'osait s'emparer du sceptre que Mirabeau avait laissé vacant. Ceux qui le jalouaient le plus, paraissaient les plus embarrassés. S'agissait-il une question importante, tous les yeux se tournaient machinalement vers la place qu'occupait Mirabeau; on semblait l'inviter à se rendre à la tribune et attendre pour se former une opinion qu'il eût éclairé l'Assemblée. »

La Chambre des députés va se réunir dans quelques jours. Lui arrivera-t-il ce qui arriva à la grande Assemblée Constituante, ce qui est consigné dans les Mémoires de Ferrières?

« Personne n'osait s'emparer du sceptre que Mirabeau avait laissé vacant. Ceux qui le jalouaient le plus, paraissaient les plus embarrassés. S'agissait-il une question importante, tous les yeux se tournaient machinalement vers la place qu'occupait Mirabeau; on semblait l'inviter à se rendre à la tribune et attendre pour se former une opinion qu'il eût éclairé l'Assemblée. »

« Personne n'osait s'emparer du sceptre que Mirabeau avait laissé vacant. Ceux qui le jalouaient le plus, paraissaient les plus embarrassés. S'agissait-il une question importante, tous les yeux se tournaient machinalement vers la place qu'occupait Mirabeau; on semblait l'inviter à se rendre à la tribune et attendre pour se former une opinion qu'il eût éclairé l'Assemblée. »

« Personne n'osait s'emparer du sceptre que Mirabeau avait laissé vacant. Ceux qui le jalouaient le plus, paraissaient les plus embarrassés. S'agissait-il une question importante, tous les yeux se tournaient machinalement vers la place qu'occupait Mirabeau; on semblait l'inviter à se rendre à la tribune et attendre pour se former une opinion qu'il eût éclairé l'Assemblée. »

« Personne n'osait s'emparer du sceptre que Mirabeau avait laissé vacant. Ceux qui le jalouaient le plus, paraissaient les plus embarrassés. S'agissait-il une question importante, tous les yeux se tournaient machinalement vers la place qu'occupait Mirabeau; on semblait l'inviter à se rendre à la tribune et attendre pour se former une opinion qu'il eût éclairé l'Assemblée. »

« Personne n'osait s'emparer du sceptre que Mirabeau avait laissé vacant. Ceux qui le jalouaient le plus, paraissaient les plus embarrassés. S'agissait-il une question importante, tous les yeux se tournaient machinalement vers la place qu'occupait Mirabeau; on semblait l'inviter à se rendre à la tribune et attendre pour se former une opinion qu'il eût éclairé l'Assemblée. »

« Personne n'osait s'emparer du sceptre que Mirabeau avait laissé vacant. Ceux qui le jalouaient le plus, paraissaient les plus embarrassés. S'agissait-il une question importante, tous les yeux se tournaient machinalement vers la place qu'occupait Mirabeau; on semblait l'inviter à se rendre à la tribune et attendre pour se former une opinion qu'il eût éclairé l'Assemblée. »

« Personne n'osait s'emparer du sceptre que Mirabeau avait laissé vacant. Ceux qui le jalouaient le plus, paraissaient les plus embarrassés. S'agissait-il une question importante, tous les yeux se tournaient machinalement vers la place qu'occupait Mirabeau; on semblait l'inviter à se rendre à la tribune et attendre pour se former une opinion qu'il eût éclairé l'Assemblée. »

« Personne n'osait s'emparer du sceptre que Mirabeau avait laissé vacant. Ceux qui le jalouaient le plus, paraissaient les plus embarrassés. S'agissait-il une question importante, tous les yeux se tournaient machinalement vers la place qu'occupait Mirabeau; on semblait l'inviter à se rendre à la tribune et attendre pour se former une opinion qu'il eût éclairé l'Assemblée. »

« Personne n'osait s'emparer du sceptre que Mirabeau avait laissé vacant. Ceux qui le jalouaient le plus, paraissaient les plus embarrassés. S'agissait-il une question importante, tous les yeux se tournaient machinalement vers la place qu'occupait Mirabeau; on semblait l'inviter à se rendre à la tribune et attendre pour se former une opinion qu'il eût éclairé l'Assemblée. »

« Personne n'osait s'emparer du sceptre que Mirabeau avait laissé vacant. Ceux qui le jalouaient le plus, paraissaient les plus embarrassés. S'agissait-il une question importante, tous les yeux se tournaient machinalement vers la place qu'occupait Mirabeau; on semblait l'inviter à se rendre à la tribune et attendre pour se former une opinion qu'il eût éclairé l'Assemblée. »

« Personne n'osait s'emparer du sceptre que Mirabeau avait laissé vacant. Ceux qui le jalouaient le plus, paraissaient les plus embarrassés. S'agissait-il une question importante, tous les yeux se tournaient machinalement vers la place qu'occupait Mirabeau; on semblait l'inviter à se rendre à la tribune et attendre pour se former une opinion qu'il eût éclairé l'Assemblée. »

« Personne n'osait s'emparer du sceptre que Mirabeau avait laissé vacant. Ceux qui le jalouaient le plus, paraissaient les plus embarrassés. S'agissait-il une question importante, tous les yeux se tournaient machinalement vers la place qu'occupait Mirabeau; on semblait l'inviter à se rendre à la tribune et attendre pour se former une opinion qu'il eût éclairé l'Assemblée. »

« Personne n'osait s'emparer du sceptre que Mirabeau avait laissé vacant. Ceux qui le jalouaient le plus, paraissaient les plus embarrassés. S'agissait-il une question importante, tous les yeux se tournaient machinalement vers la place qu'occupait Mirabeau; on semblait l'inviter à se rendre à la tribune et attendre pour se former une opinion qu'il eût éclairé l'Assemblée. »

« Personne n'osait s'emparer du sceptre que Mirabeau avait laissé vacant. Ceux qui le jalouaient le plus, paraissaient les plus embarrassés. S'agissait-il une question importante, tous les yeux se tournaient machinalement vers la place qu'occupait Mirabeau; on semblait l'inviter à se rendre à la tribune et attendre pour se former une opinion qu'il eût éclairé l'Assemblée. »

« Personne n'osait s'emparer du sceptre que Mirabeau avait laissé vacant. Ceux qui le jalouaient le plus, paraissaient les plus embarrassés. S'agissait-il une question importante, tous les yeux se tournaient machinalement vers la place qu'occupait Mirabeau; on semblait l'inviter à se rendre à la tribune et attendre pour se former une opinion qu'il eût éclairé l'Assemblée. »

« Personne n'osait s'emparer du sceptre que Mirabeau avait laissé vacant. Ceux qui le jalouaient le plus, paraissaient les plus embarrassés. S'agissait-il une question importante, tous les yeux se tournaient machinalement vers la place qu'occupait Mirabeau; on semblait l'inviter à se rendre à la tribune et attendre pour se former une opinion qu'il eût éclairé l'Assemblée. »

Gambetta, qu'est-ce que cela nous fait à nous autres hommes d'État? Nous ne savons pas ce que vous entendez par les provinces; nous ne connaissons que le pays. » Dans l'autre, M. Gambetta parle de M. le comte de Chambord et de général de Charrette en des termes d'admiration, d'éloges qu'on ne retrouve que dans la bouche de plus fidèles légitimistes. Et il n'y a pas un mot, pas un sous-entendu ironique. C'est l'expression d'une conviction profonde. Le Gambetta dit connaît bien d'autres détails sur ce chapitre, qui étonneront quelque peu, dit-il, les républicains, quand on les lira sur un public avec documents et témoignages à l'appui.

M. Gambetta était très superstitieux. Il croyait aux cartes et aux sonnambules. « Savez-vous comment je mourrai, disait-il dans un diner à ses amis? Assassiné par une femme! » On se récria, et on lui demanda de conter le fait sur lequel il basait sa prédiction: « Oh! dit-il, c'est tout une histoire. Il faut d'abord que je vous dise que ma mère m'a souvent raconté qu'étant en route de moi, il lui prit un jour fantaisie d'aller consulter une sonnambule. Elle parut avec deux jeunes filles de ses amies, et essaya elle aussi de se faire passer pour une jeune fille. Mais dès les premiers mots, la sonnambule l'arrêta. — Est-ce que je ne vois pas que vous êtes mariée? lui dit-elle de plus vous êtes enceinte. — Sera-ce un garçon ou une fille? — Ce sera un garçon et ce garçon-là arrivera dans son pays à une des plus hautes situations. « C'est prodigieux, interrompit un des assistants. — Croyez que je n'invente rien, reprit M. Gambetta. Dans tous les cas, ma mère crut si bien à cette prédiction, que, tandis que mon père ne rêvait pour moi d'autre avenir que celui de lui succéder un jour comme épicier, elle me fit donner, elle me fit donner une éducation bien supérieure à celle de ma sœur aînée, afin que le cas échéant je sois prêt à toute éventualité. « N'avez-vous pas eu la curiosité de consulter vous-même, plus tard, cette sonnambule? — Non, mais dans les dernières années de l'Empire, j'en ai vu une autre ici, à Paris, à laquelle, sans me faire connaître, j'ai demandé de me dire l'avenir qui m'attendait. — Et que vous a-t-elle répondu? — Que je serais par deux fois à la tête du gouvernement. « Vous l'avez déjà été une fois en 1870 et vous êtes en passe d'y remonter bientôt une seconde. — C'est ce qui fait qu'une partie de la prédiction de la sonnambule s'étant déjà réalisée, je me demande si le reste ne se réalisera pas également. Or, c'est elle aussi qui m'a prédit que je mourrais assassiné par une femme. Le Figaro prétend que ce n'est pas une histoire inventée à plaisir, et qu'il pourrait citer les auditeurs bien connus, qui entendirent M. Gambetta faire ce récit.

M. Gambetta était très superstitieux. Il croyait aux cartes et aux sonnambules. « Savez-vous comment je mourrai, disait-il dans un diner à ses amis? Assassiné par une femme! » On se récria, et on lui demanda de conter le fait sur lequel il basait sa prédiction:

« Oh! dit-il, c'est tout une histoire. Il faut d'abord que je vous dise que ma mère m'a souvent raconté qu'étant en route de moi, il lui prit un jour fantaisie d'aller consulter une sonnambule. Elle parut avec deux jeunes filles de ses amies, et essaya elle aussi de se faire passer pour une jeune fille. Mais dès les premiers mots, la sonnambule l'arrêta. — Est-ce que je ne vois pas que vous êtes mariée? lui dit-elle de plus vous êtes enceinte. — Sera-ce un garçon ou une fille? — Ce sera un garçon et ce garçon-là arrivera dans son pays à une des plus hautes situations. « C'est prodigieux, interrompit un des assistants. — Croyez que je n'invente rien, reprit M. Gambetta. Dans tous les cas, ma mère crut si bien à cette prédiction, que, tandis que mon père ne rêvait pour moi d'autre avenir que celui de lui succéder un jour comme épicier, elle me fit donner, elle me fit donner une éducation bien supérieure à celle de ma sœur aînée, afin que le cas échéant je sois prêt à toute éventualité. « N'avez-vous pas eu la curiosité de consulter vous-même, plus tard, cette sonnambule? — Non, mais dans les dernières années de l'Empire, j'en ai vu une autre ici, à Paris, à laquelle, sans me faire connaître, j'ai demandé de me dire l'avenir qui m'attendait. — Et que vous a-t-elle répondu? — Que je serais par deux fois à la tête du gouvernement. « Vous l'avez déjà été une fois en 1870 et vous êtes en passe d'y remonter bientôt une seconde. — C'est ce qui fait qu'une partie de la prédiction de la sonnambule s'étant déjà réalisée, je me demande si le reste ne se réalisera pas également. Or, c'est elle aussi qui m'a prédit que je mourrais assassiné par une femme. Le Figaro prétend que ce n'est pas une histoire inventée à plaisir, et qu'il pourrait citer les auditeurs bien connus, qui entendirent M. Gambetta faire ce récit.

M. Gambetta était très superstitieux. Il croyait aux cartes et aux sonnambules. « Savez-vous comment je mourrai, disait-il dans un diner à ses amis? Assassiné par une femme! » On se récria, et on lui demanda de conter le fait sur lequel il basait sa prédiction:

« Oh! dit-il, c'est tout une histoire. Il faut d'abord que je vous dise que ma mère m'a souvent raconté qu'étant en route de moi, il lui prit un jour fantaisie d'aller consulter une sonnambule. Elle parut avec deux jeunes filles de ses amies, et essaya elle aussi de se faire passer pour une jeune fille. Mais dès les premiers mots, la sonnambule l'arrêta. — Est-ce que je ne vois pas que vous êtes mariée? lui dit-elle de plus vous êtes enceinte. — Sera-ce un garçon ou une fille? — Ce sera un garçon et ce garçon-là arrivera dans son pays à une des plus hautes situations. « C'est prodigieux, interrompit un des assistants. — Croyez que je n'invente rien, reprit M. Gambetta. Dans tous les cas, ma mère crut si bien à cette prédiction, que, tandis que mon père ne rêvait pour moi d'autre avenir que celui de lui succéder un jour comme épicier, elle me fit donner, elle me fit donner une éducation bien supérieure à celle de ma sœur aînée, afin que le cas échéant je sois prêt à toute éventualité. « N'avez-vous pas eu la curiosité de consulter vous-même, plus tard, cette sonnambule? — Non, mais dans les dernières années de l'Empire, j'en ai vu une autre ici, à Paris, à laquelle, sans me faire connaître, j'ai demandé de me dire l'avenir qui m'attendait. — Et que vous a-t-elle répondu? — Que je serais par deux fois à la tête du gouvernement. « Vous l'avez déjà été une fois en 1870 et vous êtes en passe d'y remonter bientôt une seconde. — C'est ce qui fait qu'une partie de la prédiction de la sonnambule s'étant déjà réalisée, je me demande si le reste ne se réalisera pas également. Or, c'est elle aussi qui m'a prédit que je mourrais assassiné par une femme. Le Figaro prétend que ce n'est pas une histoire inventée à plaisir, et qu'il pourrait citer les auditeurs bien connus, qui entendirent M. Gambetta faire ce récit.

M. Gambetta était très superstitieux. Il croyait aux cartes et aux sonnambules. « Savez-vous comment je mourrai, disait-il dans un diner à ses amis? Assassiné par une femme! » On se récria, et on lui demanda de conter le fait sur lequel il basait sa prédiction:

« Oh! dit-il, c'est tout une histoire. Il faut d'abord que je vous dise que ma mère m'a souvent raconté qu'étant en route de moi, il lui prit un jour fantaisie d'aller consulter une sonnambule. Elle parut avec deux jeunes filles de ses amies, et essaya elle aussi de se faire passer pour une jeune fille. Mais dès les premiers mots, la sonnambule l'arrêta. — Est-ce que je ne vois pas que vous êtes mariée? lui dit-elle de plus vous êtes enceinte. — Sera-ce un garçon ou une fille? — Ce sera un garçon et ce garçon-là arrivera dans son pays à une des plus hautes situations. « C'est prodigieux, interrompit un des assistants. — Croyez que je n'invente rien, reprit M. Gambetta. Dans tous les cas, ma mère crut si bien à cette prédiction, que, tandis que mon père ne rêvait pour moi d'autre avenir que celui de lui succéder un jour comme épicier, elle me fit donner, elle me fit donner une éducation bien supérieure à celle de ma sœur aînée, afin que le cas échéant je sois prêt à toute éventualité. « N'avez-vous pas eu la curiosité de consulter vous-même, plus tard, cette sonnambule? — Non, mais dans les dernières années de l'Empire, j'en ai vu une autre ici, à Paris, à laquelle, sans me faire connaître, j'ai demandé de me dire l'avenir qui m'attendait. — Et que vous a-t-elle répondu? — Que je serais par deux fois à la tête du gouvernement. « Vous l'avez déjà été une fois en 1870 et vous êtes en passe d'y remonter bientôt une seconde. — C'est ce qui fait qu'une partie de la prédiction de la sonnambule s'étant déjà réalisée, je me demande si le reste ne se réalisera pas également. Or, c'est elle aussi qui m'a prédit que je mourrais assassiné par une femme. Le Figaro prétend que ce n'est pas une histoire inventée à plaisir, et qu'il pourrait citer les auditeurs bien connus, qui entendirent M. Gambetta faire ce récit.

M. Gambetta était très superstitieux. Il croyait aux cartes et aux sonnambules. « Savez-vous comment je mourrai, disait-il dans un diner à ses amis? Assassiné par une femme! » On se récria, et on lui demanda de conter le fait sur lequel il basait sa prédiction:

« Oh! dit-il, c'est tout une histoire. Il faut d'abord que je vous dise que ma mère m'a souvent raconté qu'étant en route de moi, il lui prit un jour fantaisie d'aller consulter une sonnambule. Elle parut avec deux jeunes filles de ses amies, et essaya elle aussi de se faire passer pour une jeune fille. Mais dès les premiers mots, la sonnambule l'arrêta. — Est-ce que je ne vois pas que vous êtes mariée? lui dit-elle de plus vous êtes enceinte. — Sera-ce un garçon ou une fille? — Ce sera un garçon et ce garçon-là arrivera dans son pays à une des plus hautes situations. « C'est prodigieux, interrompit un des assistants. — Croyez que je n'invente rien, reprit M. Gambetta. Dans tous les cas, ma mère crut si bien à cette prédiction, que, tandis que mon père ne rêvait pour moi d'autre avenir que celui de lui succéder un jour comme épicier, elle me fit donner, elle me fit donner une éducation bien supérieure à celle de ma sœur aînée, afin que le cas échéant je sois prêt à toute éventualité. « N'avez-vous pas eu la curiosité de consulter vous-même, plus tard, cette sonnambule? — Non, mais dans les dernières années de l'Empire, j'en ai vu une autre ici, à Paris, à laquelle, sans me faire connaître, j'ai demandé de me dire l'avenir qui m'attendait. — Et que vous a-t-elle répondu? — Que je serais par deux fois à la tête du gouvernement. « Vous l'avez déjà été une fois en 1870 et vous êtes en passe d'y remonter bientôt une seconde. — C'est ce qui fait qu'une partie de la prédiction de la sonnambule s'étant déjà réalisée, je me demande si le reste ne se réalisera pas également. Or, c'est elle aussi qui m'a prédit que je mourrais assassiné par une femme. Le Figaro prétend que ce n'est pas une histoire inventée à plaisir, et qu'il pourrait citer les auditeurs bien connus, qui entendirent M. Gambetta faire ce récit.

M. Gambetta était très superstitieux. Il croyait aux cartes et aux sonnambules. « Savez-vous comment je mourrai, disait-il dans un diner à ses amis? Assassiné par une femme! » On se récria, et on lui demanda de conter le fait sur lequel il basait sa prédiction:

« Oh! dit-il, c'est tout une histoire. Il faut d'abord que je vous dise que ma mère m'a souvent raconté qu'étant en route de moi, il lui prit un jour fantaisie d'aller consulter une sonnambule. Elle parut avec deux jeunes filles de ses amies, et essaya elle aussi de se faire passer pour une jeune fille. Mais dès les premiers mots, la sonnambule l'arrêta. — Est-ce que je ne vois pas que vous êtes mariée? lui dit-elle de plus vous êtes enceinte. — Sera-ce un garçon ou une fille? — Ce sera un garçon et ce garçon-là arrivera dans son pays à une des plus hautes situations. « C'est prodigieux, interrompit un des assistants. — Croyez que je n'invente rien, reprit M. Gambetta. Dans tous les cas, ma mère crut si bien à cette prédiction, que, tandis que mon père ne rêvait pour moi d'autre avenir que celui de lui succéder un jour comme épicier, elle me fit donner, elle me fit donner une éducation bien supérieure à celle de ma sœur aînée, afin que le cas échéant je sois prêt à toute éventualité. « N'avez-vous pas eu la curiosité de consulter vous-même, plus tard, cette sonnambule? — Non, mais dans les dernières années de l'Empire, j'en ai vu une autre ici, à Paris, à laquelle, sans me faire connaître, j'ai demandé de me dire l'avenir qui m'attendait. — Et que vous a-t-elle répondu? — Que je serais par deux fois à la tête du gouvernement. « Vous l'avez déjà été une fois en 1870 et vous êtes en passe d'y remonter bientôt une seconde. — C'est ce qui fait qu'une partie de la prédiction de la sonnambule s'étant déjà réalisée, je me demande si le reste ne se réalisera pas également. Or, c'est elle aussi qui m'a prédit que je mourrais assassiné par une femme. Le Figaro prétend que ce n'est pas une histoire inventée à plaisir, et qu'il pourrait citer les auditeurs bien connus, qui entendirent M. Gambetta faire ce récit.

M. Gambetta était très superstitieux. Il croyait aux cartes et aux sonnambules. « Savez-vous comment je mourrai, disait-il dans un diner à ses amis? Assassiné par une femme! » On se récria, et on lui demanda de conter le fait sur lequel il basait sa prédiction:

« Oh! dit-il, c'est tout une histoire. Il faut d'abord que je vous dise que ma mère m'a souvent raconté qu'étant en route de moi, il lui prit un jour fantaisie d'aller consulter une sonnambule. Elle parut avec deux jeunes filles de ses amies, et essaya elle aussi de se faire passer pour une jeune fille. Mais dès les premiers mots, la sonnambule l'arrêta. — Est-ce que je ne vois pas que vous êtes mariée? lui dit-elle de plus vous êtes enceinte. — Sera-ce un garçon ou une fille? — Ce sera un garçon et ce garçon-là arrivera dans son pays à une des plus hautes situations. « C'est prodigieux, interrompit un des assistants. — Croyez que je n'invente rien, reprit M. Gambetta. Dans tous les cas, ma mère crut si bien à cette prédiction, que, tandis que mon père ne rêvait pour moi d'aut